

HERGÉ

JOYEUSES PAQUES !

Joyeuses Pâques ★ Joyeuses Pâques ★ Joyeuses Pâques ★

TINTIN vous parle

Bonjour les amis !

Pour la première fois depuis la fondation de notre journal, nous allons ensemble célébrer la fête de Pâques.

Fête de joie et de renouveau !

Un tel évènement ne pouvait passer inaperçu. C'est pour cette raison que j'ai tenu à vous offrir ce numéro spécial. L'équipe tout entière y a participé avec ferveur et enthousiasme.

D'ailleurs, entre nous, je vous devais bien ça ! Vous avez réservé un tel accueil à votre journal, lui avez témoigné une telle confiance spontanée !...

Merci les amis !

Que ce numéro vous soit un gage de ma profonde amitié et puisse-t-il vous instruire et vous divertir !

★

Le jour de Pâques est la plus grande fête chrétienne du calendrier. Jadis, durant de longs siècles, il marqua le début de l'année civile et l'on peut regretter que des autorités politiques aient cru devoir lui substituer le froid et morose 1er janvier. Le mot lui-même vient du terme hébraïque « Pascha » qui rappelle aux Juifs leur fuite d'Egypte. Ce souvenir est encore commémoré chez eux avec un grand cérémonial. Les Chrétiens ont adopté le vieux terme hébreu pour désigner le jour où le Seigneur glorieusement ressuscita d'entre les morts.

★

Savez-vous pourquoi la date des fêtes pascales change chaque année et quelle est l'autorité qui préside à sa fixation ? Voici. Le concile de Nicée décida, en 325, que tous les fidèles fêteraient la résurrection du Seigneur le premier dimanche après la pleine lune qui suivrait immédiatement l'équinoxe du Printemps (21 mars). Depuis lors, Pâques se situe toujours entre le 22 mars et le 25 avril.

★

Pâques !

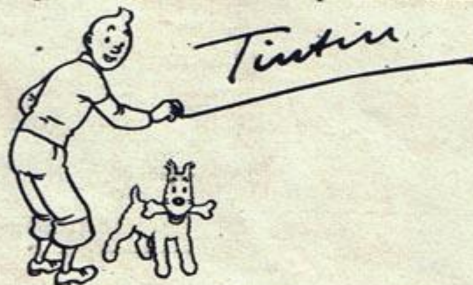
La nature s'épanouit dans son prodigieux réveil ensoleillé.

Il faut que nous offrions à toutes ces promesses du printemps nouveau un visage heureux, des mains pures, un cœur enthousiaste !...

Relevons la tête, les amis, et poursuivons allègrement notre chemin !

Les cloches qui sonnent à toutes volées nous y invitent.

Joyeuses Pâques à vous tous ainsi qu'à vos familles.



★ Joyeuses Pâques ★ Joyeuses Pâques ★ Joyeuses Pâques

Joyeuses Pâques ★ Joyeuses Pâques ★ Joyeuses Pâques ★ Joyeuses Pâques ★ Joyeuses Pâques ★ Joyeuses Pâques

Joyeuses Pâques ★ Joyeuses Pâques ★ Joyeuses Pâques ★ Joyeuses Pâques ★ Joyeuses Pâques ★ Joyeuses Pâques



MON COURRIER

ALAIN GERARD, Bruxelles. — Ta remarque au sujet de Saint Louis est parfaitement justifiée. L'erreur que tu signales est dûe à une faute typographique. Je te félicite de ton souci de précision historique. Quant à ta demande concernant le concours de dessins, nous tâcherons de te donner satisfaction dans un bref délai. Amitiés .

ALEXIS CALLIER, Villars s/Ollon, Vaud (Suisse). — Ta gentille lettre m'a fait plaisir. Je suis heureux que « Tintin » plaise tant à tes amis suisses. Cordialement à toi.

MICHEL MOMBEEK, St Gilles. — Hélas, tu auras pû voir dans un des précédents numéros du journal, que tes prévisions pessimistes au sujet de Jim, s'étaient réalisées. Cordiale poignée de main.

J. LAFLEUR, Ixelles. — Merci pour ton gentil petit mot. Amitiés.

GHISLAIN DEVROEDE, Comines. — L'album « L'oreille cassée » sera prochainement réédité. Nous nous efforcerons de répondre à ta demande. Cordialement à toi.

MAURICE NOACH, Bruxelles. — Mais oui, bien sûr, les amis de Tintin peuvent se donner entre-eux un surnom de reconnaissance. Cordiale poignée de main.

MARCEL BLOIS, Peruwelz. — Tes jolies gravures me sont bien parvenues. Merci. Amitiés.

PAUL ANDRE, Bruxelles. — Tes conseils de prudence ne sont pas tombés dans l'oreille d'un sourd. Nous penserons sérieusement à tes intéressantes suggestions. Amitiés.

TINTIN EST LE JOURNAL DES JEUNES... DE 7 à 77 ANS

MICHEL YERNA, Rocour-Liége. — Nous te promettons pour bientôt un article sur la vie de Jules Verne. Cordialement à toi.

HIERNAUX, St. Gilles. — « Tintin au Pays des Soviets » et « Tintin en Russie » sont les deux titres du même ouvrage. « Le Temple du Soleil » paraîtra en album dès la fin de sa publication dans le journal. Amicalement à toi.

ANDRE DUVIVIER. — Ce n'est pas une petite chose que tu me demandes là. Depuis que le monde est monde les hommes ont conçu d'innombrables moyens de s'éclairer et la simple nomenclature de ces moyens prendrait plusieurs pages de notre journal ! Nous tâcherons néanmoins d'éclairer « ta lanterne » aussi rapidement que possible. Amitiés.

WILLY VANDERVELDE, Anderlecht. — « Le Sceptre d'Ottokar » et « Les Cigares du Pharaon » seront prochainement réédités. Cordiale poignée de main.

ANDRE PERE, Harnay. — Nous ne demandons pas mieux que d'augmenter le nombre de pages du journal, mais cela pose des problèmes plus complexes que tu ne te l'imagines. Je ne comprends pas bien ta deuxième demande; tu voudrais voir paraître l'histoire d'un conflit imaginaire entre Mars et la Terre, mais « La Guerre des Mondes » n'est rien d'autre que cela. La lis-tu ? Oui, nous comptons publier prochainement des nouveaux concours. Le succès rencontré auprès de tous nos lecteurs par celui qui vient de s'achever nous y encourage vivement. Bien cordialement à toi.

Tout mon courrier doit porter l'adresse :



Pour les amis français :
TINTIN — Paris. Boite postale 14.

ABONNEMENTS :

Abonnez-vous en versant l'un des montants ci-après au C.C.P. n° 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard à Bruxelles.

★

Trois mois	Fr. B.	47
Six mois	Fr. B.	90
Un an	Fr. B.	175

Le prix des anciens numéros demandés directement au journal reste fixé à fr. 3.50

★

Pour la France, abonnez-vous à TINTIN — PARIS, boîte postale 14.

1 an	fr. fr. 530	moins	fr. fr. 500
6 mois	fr. fr. 275	baisse de	fr. fr. 260
3 mois	fr. fr. 142	5 % soit	fr. fr. 135

TINTIN. — Administration, Rédaction et Publicité, 55, rue du Lombard, à Bruxelles.
Edit.-Directeur : Raymond Leblanc.
Rédacteur en chef : André-D. Fernez.
Imprimeur : Etablissements Van Cortenbergh, 12, rue de l'Empereur, à Bruxelles.

Des lecteurs nous demandent de leur fournir certains albums TINTIN. Nous pouvons les satisfaire. Actuellement en stock : « LE LOTUS BLEU »; il sera envoyé franco contre versement à notre C.C.P. N° 1909.16 de la somme de 60 francs (soixante).

LES GRANDES PÂQUES de notre histoire

PAQUES, c'est le printemps. Ce sont les premières fleurs. C'est notre peuple qui secoue sa torpeur de l'hiver. Ce sont les grandes cloches des églises qui annoncent le renouveau.

L'atmosphère des mois de mars et d'avril ne fut pas toujours joyeuse. Parfois, les premiers rayons du soleil nouveau éclairaient des scènes de deuil mais, généralement, on célébrait des événements heureux.

★



PAQUES de 1099. — Nos chevaliers viennent d'arriver devant Jérusalem après une marche épique qui a duré trois années. Ils sont exténués. Ils ont perdu les trois quarts de leurs effectifs. Mais ils sont parvenus au but. Encore un effort, et la Croisade aura abouti. Godefroid de Bouillon est là. Pierre l'Ermite aussi. Quel dommage qu'on n'ait pas atteint, déjà, le Saint Sépulcre pour fêter le Christ ressuscité ! Mais les Belges sont patients — jamais nos pères ne chantèrent le « Christus Vincit » avec plus de ferveur...

★

MARIE de Bourgogne mourut le 29 mars 1482. Comme le printemps nous parut triste ! Elle avait vingt-cinq ans ! Elle avait hérité d'une Belgique toute jeune et toute frémissante, issue des efforts de son père Charles le Téméraire et de son grand'père, l'immortel Philippe le Bon. On aimait beaucoup la jeune duchesse. Et voici qu'elle mourait d'une chute de cheval au cours d'une chasse au faucon dans les bois de Wijnendaele. Elle laissait deux enfants : un garçon de quatre ans et une fille de deux ans... Mon Dieu, quel triste temps pascal...

★



LE printemps invite à l'agitation. En 1566 commencent les « temps troublés ». On en veut aux ministres du roi Philippe II. Le 3 avril a lieu la manifestation des Gueux du Compromis des Nobles. Trois cents gentilshommes vont présenter à la gouvernante Marguerite de Parme, au Palais de Bruxelles, une requête où ils exposent leur volonté d'être traités en hommes libres et fiers.

★

ET voici que le mécontentement se mue en véritable guerre. Le 1er avril 1572, les Gueux de Mer s'emparent de force du port de Briel en Hollande. Le Duc d'Albe qui s'était imaginé nous soumettre par la violence, crut mourir de dépit et cessa de voir clair dans la situation. Les gamins de Bruxelles chantaient sous ses fenêtres:

Op den eersten dag van April
Verloor Duc d'Alva zijnen Bril !

« 1er jour d'avril — Albe a perdu ses lunettes : Le port de Briel ! »

★



AU temps de la bonne impératrice Marie-Thérèse, nous sommes heureux. L'excellent gouverneur, Charles de Lorraine fête ses vingt-cinq ans de bon gouvernement. On inaugure sa statue sur la place de Lorraine, devant son palais, l'actuelle bibliothèque royale. La statue a été remplacée, depuis lors. C'était un bien joli printemps de paix — le 26 mars 1769.

★

LE 18 mars 1793, les armées françaises, qui avaient envahi notre pays l'année précédente avec le général Dumouriez, sont battues à la bataille de Neerwinden et refoulées. Les cloches peuvent sonner. Pourtant, un an plus tard, les Français reviennent et le culte est interdit.

★



MAIS, le jour de Pâques 1802, Napoléon ayant signé le concordat avec le Pape Pie VII, on rouvrit les églises et les cloches sonnèrent la résurrection.

★



LE pays connaîtra la paix après 1830 sous la vigilance de notre dynastie de Saxe-Cobourg. Le peuple partage les deuils et les joies de la famille régnante. Ainsi, le 4 avril 1875 le canon annonça la naissance du dernier enfant du Comte et de la Comtesse de Flandre. C'était un petit garçon qui reçut le nom d'Albert. Il devait un jour étonner le monde : Albert 1er. Alleluia !...

J. S.
(Illustrations de l'auteur.)



LE FEU AU DONJON !...

L'histoire que vous allez lire est celle de quelques jeunes garçons de votre âge. Durant d'interminable mois d'hiver, ils avaient rêvé au jour où il leur serait de nouveau permis de courir à travers les plaines et les bois, à ces merveilleuses fêtes de Pâques par lesquelles s'ouvriraient leurs vacances!

Ils décidèrent d'en célébrer la venue à leur façon...

DEPUIS près d'une semaine le hameau de H..., en Campine, vivait une véritable révolution. De nombreux jeunes gaillards avaient établi un camp de tentes dans les dunes avoisinantes. Toute la jourée, on les voyait aller et venir d'un air affairé, creuser la terre, scier des branches aussi grosses qu'eux, puis les transporter Dieu seul savait où et pour quel usage...

Ce ne fut que la veille de Pâques que l'on connut la raison de cette intense agitation. Une centaine de garçons, de dix à quinze ans, avaient décidé d'inaugurer leurs vacances par une grande bataille digne de celles qui sont racontées par César dans son « De Bello Gallico ».

En attendant de se mesurer, les deux groupes poursuivaient fiévreusement leurs préparatifs. L'armée romaine comprenait soixante soldats solidement armés; quant à celle des Gaulois, forte de quarante guerriers seulement, elle suppléait au petit nombre par la valeur, l'audace et l'ingéniosité de ceux qui la composaient. Les camps fortifiés, distants l'un de l'autre de quelque 300 mètres, avaient été érigés sur le sommet des deux plus hautes dunes de la région. La veille du jour où devait se donner le signal du combat les futurs adversaires mettaient la dernière main à leur travail. L'oppidum romain avait réellement grande allure avec sa double rangée de palissades garnie de meurtrières et son fier donjon de bois au sommet duquel flottait l'emblème impérial. En face de ce chef-d'œuvre militaire, le retranchement gaulois ne payait pas de mine. Il était constitué de six tranchées disposées en étoile et recouvertes de branchages qui s'élançaient comme des tentacules d'un poste de commandement souterrain, dont on ne voyait que le toit et le drapeau.

* * *

Le grand jour, enfin, se leva. Il avait été convenu que l'armée de César attaquerait la première. La victoire devait appartenir à celui des deux camps qui parviendrait à ravir le drapeau de l'adversaire.

Depuis l'avant-veille, les observateurs se maintenaient en liaison constante avec leur poste de commandement. Aussi bien, dès que l'armée romaine se fut ébranlée en direction du fort adverse, les guetteurs gaulois donnèrent-ils l'alerte. Les assaillants transportaient d'immenses engins d'assaut où se remarquaient particulièrement les silhouettes massives de catapultes. Ils marchaient lentement, sûrs de leur force. Durant un bon moment, les Gaulois les observèrent sans perdre l'initiative du combat. Six petits hauts-parleurs reliés au Quartier Général avaient été placés dans leurs avant-postes, mais ils restaient muets. Le Commandant de la place attendait pour donner ses ordres que l'ennemi se découvrît.

Trois coups de sifflet déchirèrent soudain le silence. Les Romains interrompirent aussitôt leur progression. On les vit se disposer en ordre de combat et s'affairer autour des catapultes. Quelques instants plus tard, sur un ordre bref, un véritable déluge de boulets d'argile se mettait à pleuvoir sur les tranchées gauloises. Les assiégés ne s'en émurent point. Abrités derrière leurs parapets, ils attendirent patiemment la fin de la canonnade.

Lorsque la préparation d'artillerie fut jugée suffisante, l'infanterie romaine reçut l'ordre de se ruer à l'assaut. Tous les soldats s'ébranlèrent en poussant de grands cris, mais ils furent très vite arrêtés par un impitoyable barrage de flèches. Surpris et déconcertés, ils s'arrêtèrent, hésitèrent, puis retournèrent rapidement à leurs catapultes, pour tenir conseil.

Quelques minutes plus tard, un second assaut plus impétueux encore que le premier les amena jusqu'aux avant-postes du camp adverse et, sans doute, plusieurs légionnaires fussent-ils parvenus



à gagner le poste de commandement, si les Gaulois n'avaient pris la sage précaution de parsemer les alentours du fort de trappes camouflées. Les Romains s'y abîmèrent par groupes entiers et, malgré leurs efforts frénétiques pour se dégager, le sable, en retombant sur eux, les y maintint prisonniers. C'est à ce moment que le général gaulois donna le signal de la contre-attaque. Douze guerriers choisis parmi les plus forts et les plus audacieux, escaladèrent sans bruit leur tranchée et après avoir exécuté un mouvement tournant impeccable, tombèrent sur le dos de l'ennemi. La lutte fut chaude mais brève. Pris entre deux feux, gênés dans leurs mouvements et démoralisés, les Romains se virent bientôt acculés à la fuite. Ils regagnèrent leur camp, à toute vitesse, laissant les Gaulois maîtres de plusieurs de leurs catapultes.

Pour parachever cette victoire, il restait encore aux Gaulois à s'emparer de l'oppidum. Personne, dans leurs rangs, ne s'illusionnait sur la dificulté de la tâche. Cependant, il fut décidé que l'attaque aurait lieu aussi rapidement que possible afin de profiter du désarroi des vaincus.

Poussant devant eux les catapultes capturées, les Gaulois s'approchèrent du fort. Un groupe du génie suivait à quelques mètres le gros de la troupe, déroulant le fil téléphonique qui reliait l'état-major de campagne au poste de commandement du fort.

Après avoir fait un détour par le bois de sapins afin d'échapper aux vues de l'ennemi, les assaillants s'avancèrent jusqu'au bord de l'étendue boisée, à 50 mètres des premières défenses romaines. Ils y tinrent conseil. L'ennemi possédait encore plusieurs catapultes. L'accueil ne manquerait certainement pas de vivacité, mais, de l'avis unanime, mieux valait attaquer tout de suite qu'attendre plusieurs heures et laisser ainsi aux défenseurs de l'oppidum le temps de se préparer. L'armée gauloise se remit donc en marche pour faire halte à une trentaine de mètres des palissades. Les catapultes furent rapidement mises en batterie, mais avant même que les servants leur eussent fait tirer la première salve, une pluie de flèches romaines fauchait les rangs de l'attaque. Etourdis par ce déluge, les Gaulois durent lâcher prise. Leur chef ordonna la retraite, cependant que dans le dessein de pousser leur avantage, les Romains exécutaient une sortie en force, et poursuivaient vigoureusement les assaillants. Cette opération coûta aux Gaulois cinq prisonniers et un matériel considérable. Ils en recueillaient, cependant, un renseignement de valeur : à savoir qu'il était exclus d'attaquer les Romains de face, leur force défensive étant telle que tout assaut frontal se heurterait à un échec certain.

* * *

La nuit tomba. Après s'être livrés durant plusieurs heures à des préparatifs fiévreux, les Gaulois retournèrent vers le camp des Romains, munis de nouvelles armes, plus efficaces, et hantés par l'idée fixe d'une victoire finale. Les Impériaux ne s'attendaient évidemment pas à une nouvelle attaque aussi rapide, mais lorsque les guetteurs donnèrent l'alerte, toute la défense se rua à son poste et attendit l'assaut de pied ferme. Rien, pourtant, ne se produisit. Arrivés à 50 mètres du fort, les Gaulois allumèrent plusieurs feux de camp. Leurs archers, sans se hâter, se disposèrent en demi-cercle devant les premières palissades. Dans leurs carquois, ils portaient des flèches d'une longueur extraordinaire. Dès qu'ils en approchaient les pointes de la flamme, ces flèches, préalablement plongées dans un mélange de poix et de résine, s'embrasaient comme des torches. Les archers les décochaient aussitôt d'une main sûre et ces traits de feu s'en allaient se ficher dans la paille garnissant les palissades romaines. Bientôt de multiples foyers d'incendie s'allumèrent.

Le premier moment de surprise passé, les assiégés tentèrent de maîtriser les flammes, mais ils constatèrent rapidement que la tâche était au-dessus de leurs forces. Chaque seconde qui passait, rendait plus nombreuses, plus vivaces, plus hautes les innombrables langues de feu qui s'élançaient vers le ciel enténébré. Après dix minutes de combat, l'oppidum tout entier flambait. Le dernier de ses défenseurs ne l'avait pas plutôt quitté qu'il s'écroulait avec un vacarme épouvantable, engloutissant dans son enfer de feu, le superbe emblème impérial.

La victoire restait aux Gaulois. Ils entonnèrent un chant de victoire et leur chant, justement, se mêla aux son des cloches dont la voix venait de ressusciter.

C'était l'aube du jour de Pâques.

TE CONNAIS-TU ?...

COMBIEN de fois tes parents, tes frères, tes sœurs ou tes camarades ne t'ont-ils pas adressé des phrases de ce genre : « Tu as un caractère insupportable » ou, « Tu n'es qu'un vilain boudeur » ou bien encore « Que c'est épatant d'avoir un caractère comme le tien ! ».

Et tu t'es peut-être demandé « Mais qu'est-ce, au fond, qu'un bon ou qu'un mauvais caractère ? ». Cette page te l'apprendra.

Lis attentivement les huit questions qui te sont posées ci-après.

Chaque fois que, du fond du cœur, tu pourras répondre « Jamais » inscris le chiffre 5. « Parfois » et « Souvent » te vaudront respectivement 3 et 1 points.

Fais le total. Si tu obtiens de 30 à 40 points pour toutes les questions, tu seras en droit de te considérer comme un garçon d'une valeur exceptionnelle. De 20 à 30 points te rangeront dans une moyenne fort honorable; de 10 à 20 points, parmi les jeunes gens dont on peut, certes, attendre beaucoup mais qui doivent encore sérieusement améliorer leur caractère.

1. Ne t'arrive-t-il jamais, lorsque tu te lèves le matin de te sentir triste et découragé ? Parfois ? Souvent ?



2. N'es-tu jamais tourmenté par l'idée que tu manques de chance et que tes camarades te critiquent dans le dos ? Parfois ? Souvent ?





3. Ne laisses-tu jamais le sort décider à ta place au lieu de prendre toi-même tes décisions ? Parfois ? Souvent ?

4. Ne doutes-tu jamais que le succès soit le prix d'un labeur consciencieux ? Parfois ? Souvent ?



5. Ne remets-tu jamais au lendemain ce que tu pourrais faire le jour même ? Ne manques-tu jamais de persévérance ? Parfois ? Souvent ?



6. Ne te laisses-tu jamais abattre trop longtemps par le chagrin ? Ne manques-tu jamais de ressort? Parfois ? Souvent ?



7. Ne recules-tu jamais devant la menace d'un conflit possible pour défendre une idée qui te paraît juste ? Parfois ? Souvent ?





8. Ne t'impatientes-tu jamais lorsqu'on te conseille ou lorsqu'on te critique judicieusement? Parfois? Souvent ?

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER





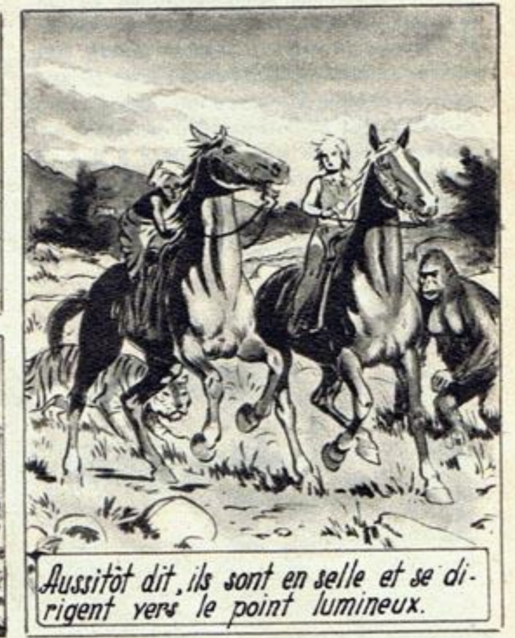




















14

(A suivre.)

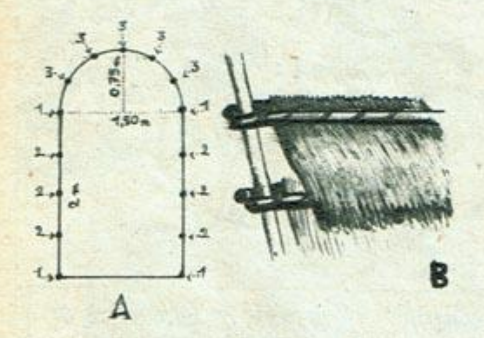


JE saisis l'occasion de ce numéro spécial de Pâques pour t'entretenir d'un sujet qui, depuis longtemps déjà te tient à cœur : la construction d'une hutte.

Je t'assure qu'il y a peu d'activité aussi passionnante et l'impression que l'on éprouve en s'endormant le soir sous le toit que l'on vient de construire, est réellement inoubliable.

L'un des principes essentiels qui doit présider à ton travail est qu'il faut incliner le toit le plus possible de manière à faciliter le ruissellement de la pluie. Je vais t'indiquer cette semaine un modèle imperméable et facile à construire mais dont le temps de résistance se limite à environ 15 jours.

Commence par délimiter sur le sol un rectangle de 2 m. de long sur 1 m. 50 de large, orienté de préférence vers le S.-O., c'est-à-dire du côté des vents pluvieux. Au-dessus du petit côté du rectangle ainsi orienté, trace un demi-cercle de 75 cm. de rayon (croquis A). Tu as ainsi le tracé du plan de ta hutte. L'entrée devra être prévue du côté N.-E. Munis-toi de 16 perches d'environ 2 m. 50 de haut. Elles constitueront la carcasse de ta construction. Attache-les par les bouts 2 à 2. A présent, il te reste à creuser 4 trous profonds d'une vingtaine de centimètres aux 4 coins du rectangle (indiqués sous le



n° 1 dans le croquis A). Enfonces-y les fourches principales et dispose sur le sommet de ton armature une perche horizontale à laquelle viendront s'appuyer les perches numérotées 2 et numérotées 3. Le moment est venu de fabriquer les nattes de paille qui te serviront de toit. Il te faut pour cela une longue branche d'environ 2 m. 20 que tu poseras sur le sol. Etale de la paille dessus, paille que tu auras soin de maintenir solidement, après coup, au moyen d'une deuxième branche arrimée à la première (croquis B). Pour couvrir la carcasse de la hutte, commence par le bas et veille à ce que chacune des nattes dépasse la précédente d'au moins 20 cm. Si je compte bien, il te faudra pour chacun des côtés environ 5 nattes, la même chose pour le dos et une natte pour couvrir le faîte. Celles qui sont destinées au dos seront évidemment moins grandes que les autres.

Et voilà, c'est fort simple comme tu le vois.

Bonnes vacances.

BISON SERVIABLE.





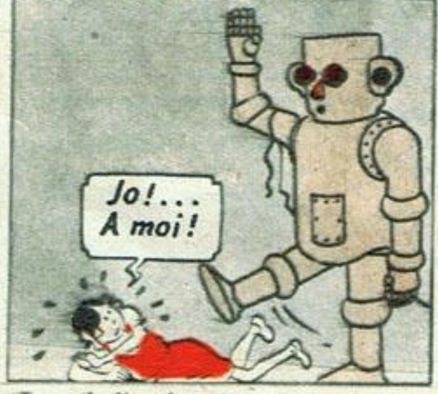


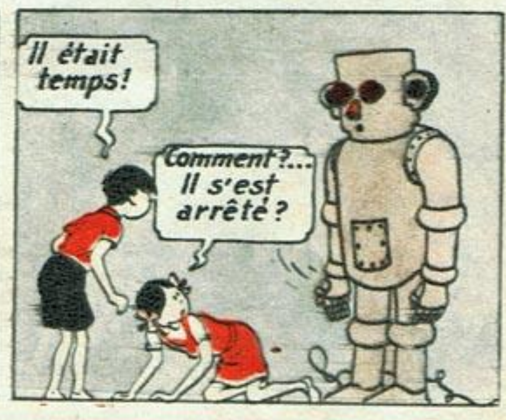














Mes chers amis,

TINTIN m'a demandé de m'écarter un peu, aujourd'hui, des sentiers de la science où je vous ai entraînés à ma suite, pour vous parler d'un sujet d'actualité : Pâques.

Quand j'étais enfant (il y a bien longtemps !) je me dépêchais d'avaler mon petit déjeuner, en ce grand jour de fête, pour aller avec mes nombreux frères et sœurs, chercher dans le jardin les œufs apportés par les cloches. Puis je passais le reste de la matinée à la cuisine, où la cuisinière avait préparé des œufs durs à mon intention.

Pour obtenir des œufs de couleurs unies, elle mettait diverses teintures dans l'eau de la cuisson. Si vous voulez en faire autant, je vous recommande de n'employer que des teintures végétales, ou des teintures synthétiques préparées



spécialement pour la confiserie, de manière à éviter un éventuel empoisonnement : la chicorée donne de beaux œufs bruns; l'eau des épinards en donne de verts; quant au jus du chou rouge,

... DU MYSTÈRE

... Jo, Zette et Jocko

















(A suivre.)

il confère une couleur pourpre, qui tourne au violet, puis au bleu si l'on y ajoute du vinaigre. Je puis aussi vous conseiller, parmi les colorants chimiques : le bleu de méthylène et le mercuro-chrome que vous trouverez dans la pharmacie de vos parents; l'éosine, le vert malachite, le violet de Paris, la rosaniline, etc., que vous demanderez à votre droguiste...

Mais mes véritables chefs-d'œuvres étaient constitués par les œufs que je décorais moi-même à l'aquarelle ou à la gouache, en y faisant, après coup, des ajoutes en papier. Chaque convive avait le sien et il le traitait comme il l'entendait; ma mère conservait même les plus beaux, en souvenir du petit artiste qui les avait conçus, jusqu'à ce qu'ils fussent gâtés...

Un œuf couché dans un petit nid d'ouate teintée, avec une tête et une queue en papier collé, bien décoré, faisait une gentille poulette en train de couver; une autre dans le même goût, debout dans son coquetier, imitait un coq chantant. Mais à la vérité, les œufs se prêtent surtout à représenter des têtes humoristiques; il suffit de mettre le gros ou le petit bout en haut suivant l'effet à obtenir, et de coller à la coquille : nez, chapeaux, barbes, etc... Je vous donne ci-contre un petit exemple du résultat que l'on peut obtenir. (Pourvu que notre vieil ami n'en soit pas froissé !...)

Essayez donc, c'est très amusant, et envoyez-moi les photos de vos plus belles réalisations.

Bonnes fêtes de Pâques, mes amis !

T. Tournesol



PETITE HISTOIRE DES JEUX OLYMPIQUES (Suite)

LES concurrents étaient présentés par la Théorie, c'est-à-dire l'ambassade, de leur cité respective.

Chaque athlète devait faire d'avance, entre les mains de la haute direction des Jeux, une déclaration attestant qu'il s'était consciencieusement préparé. Ceux qui participaient pour la première fois à ces Jeux devaient, en outre, prêter serment qu'ils connaissaient et suivraient scrupuleusement le règlement.

Nous avons dit que les champions se rendaient à Olympe un mois avant l'ouverture des Jeux. Dès leur arrivée, le jury chargé d'arbitrer les épreuves entrait en fonctions. Il jugeait les épreuves éliminatoires dont le but était d'écarter les concurrents manifestement dépourvus de chances de vaincre. Ce mois de fonctionnement permettait aux arbitres d'acquérir la dextérité indispensable et d'étudier d'avance les divers champions afin de connaître leur caractère, leur habileté et déjouer leurs trucs.

Après chaque épreuve finale, les hellanodices, c'est-à-dire les membres du jury, rendaient leur décision, immédiatement proclamée au public par le héraut qui associait au nom du vainqueur celui de son père et de sa cité, tandis que le chef des hellanodices couronnait le vainqueur de rameaux d'olivier sauvage, et lui plaçait une palme dans la main.

★

A l'origine des Jeux Olympiques, les concurrents portaient une sorte de pagne ou de ceinture. Or, il se fait qu'un athlète nommé Orcippos perdit la victoire parce que son pagne, dénoué pendant la course, entrava ses jambes et lui enleva la liberté de ses mouvements.

Pour éviter le retour d'un événement si regrettable, il fut décidé à partir de la XVme Olympiade (donc en l'an 720 avant Jésus Christ) que les athlètes ne porteraient plus aucun vêtement pendant les courses. C'est sans doute la raison pour laquelle les femmes n'étaient pas admises aux Jeux Olympiques, exception faite pour les prêtresses d'un temple voisin à qui les places étaient réservées pour assister à certains exercices.

La sévérité de l'interdiction était telle qu'une loi condamnait à être précipitée du haut d'un rocher toute femme qui aurait osé l'enfreindre. Il y en eut bien une qui contrevint à la défense... mais elle ne fut pas mise à mort.

On raconte, en effet, (mais n'est-ce pas une légende ?) qu'un jeune athlète ayant perdu son père qui le préparait aux Jeux, sa mère se chargea de le soigner et de l'entraîner. Le jour venu, déguisé en maître de gymnastique, elle osa présenter elle-même son fils aux compétitions du stade. Tout alla bien jusqu'au moment où, le voyant remporter la victoire, elle se trahit par son émotion.

On lui pardonna en raison de ce que son fils avait triomphé.

E. T

FIN



LA GUERRE DES MONDES

DE H.G. WELLS.

RESUME. — Après de multiples aventures au cours de la guerre qui oppose la planète Mars à la Terre, le narrateur, qui a plusieurs fois échappé à la mort, a pénétré dans Londres que ses habitants ont abandonné.

DANS les rues de South Kensington, je ne rencontrai ni cadavres, ni poussière noire. Non loin de là, j'entendis pour la première fois une sorte de hurlement qui, d'abord, parvint d'une façon presque imperceptible à mes oreilles. On eût dit un sanglot alterné sur deux notes : Oul-la, oul-la, oul-la oul-la, sans la moindre interruption. Quand je passai devant les rues montant au nord, les deux lamentables notes croissaient de volume, puis les maisons et les édifices semblaient de nouveau les amortir et les intercepter. Au bas d'Exhibition Road, je les entendis dans toute leur ampleur. Je m'arrêtai, les yeux tournés vers Kensington Gardens, me demandant quelle pouvait bien être cette étrange lamentation. On eût pu croire que ce désert immense d'édifices avait trouvé une voix pour exprimer sa désolation et sa solitude.

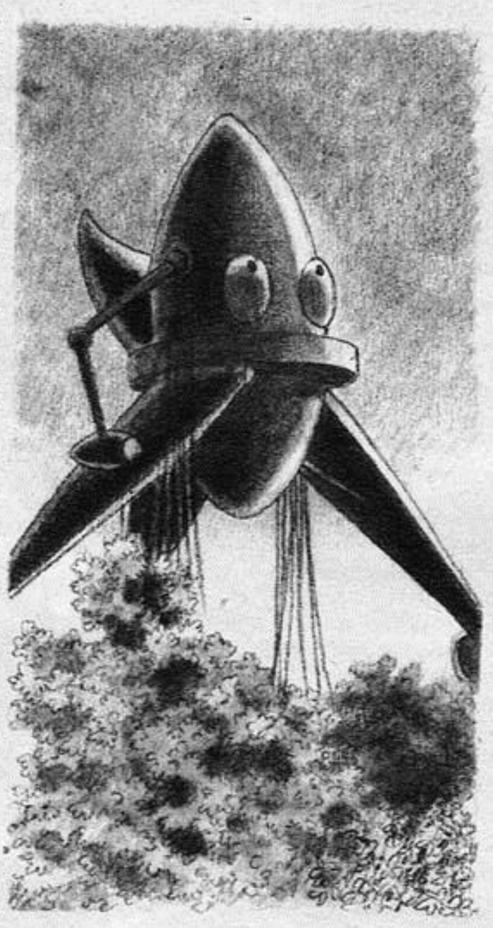
— Oulla, oulla, oulla, oulla, gémissait la voix surhumaine, en puissantes vagues sonores qui parcouraient la large rue ensoleillée, entre les hauts édifices. Surpris, je tournai à gauche, me dirigeant vers les grilles de fer de Hyde Park. Il me vint l'idée de m'introduire dans le Muséum d'Histoire Naturelle, et de monter jusqu'au sommet des tours, d'où je pourrais voir ce qui se passait dans le le parc. Mais je me décidai à ne pas quitter le sol, où il était possible de se cacher promptement, et je m'engageai dans Exhibition Road. Toutes les spacieuses maisons qui bordent cette large voie étaient vides et silencieuses, et l'écho de mes pas se heurtait de façade en façade. Au bout de la rue, près de la grille d'entrée du Parc, un spectacle inattendu frappa mes regards, — un omnibus renversé et un squelette de cheval absolument décharné. Je m'arrêtai un instant, surpris, puis je continuai jusqu'au point de la Serpentine. La voix devenait de plus en plus forte, bien que je ne puisse voir, pardessus les maisons, du côté nord du parc, autre chose qu'une brume enfumée.

— Oulla, oulla, oulla, oulla, pleurait la voix qui venait, me semblait-il, des environs de Regent's Park. Ce cri navrant agit bientôt sur mon esprit et la surexcitation qui m'avait soutenu passant, cette lamentation s'empara de tout mon être et je me sentis absolument épuisé, les pieds endoloris, et de nouveau, maintenant, torturé par la faim et la soif.

Il devait être plus de midi. Pourquoi errais-je seul dans une cité morte ? Pourquoi vivais-je seul quand tout Londres, enveloppé d'un noir suaire, était prêt à être inhumé ? Ma solitude me parut intolérable. Des souvenirs me revinrent d'amis que j'avais oubliés depuis des années. Je pensai aux poisons que contenaient les boutiques des pharmaciens et aux liqueurs accumulées dans les caves des marchands. Je me rappelai les deux êtres de désespoir qui, autant que je le supposais, partageaient la ville avec moi.

J'arrivai dans Oxford Street par Marble Arch; là, de nouveau je trouvai la poussière noire et les cadavres épars; de plus, une odeur mauvaise et de sinistre augure montait des soupiraux des caves de certaines maisons. Pendant cette longue course, la chaleur m'avait grandement altéré et, après beaucoup de peine, je réussis à m'introduire dans une taverne, où je trouvai à boire et à manger. Lorsque j'eus mangé, je me sentis très las et, pénétrant dans un petit salon, derrière la salle commune, je m'étendis sur un sofa de moleskine et m'endormis.

Lorsque je m'éveillai, la lugubre lamentation retentissait encore à mes oreilles. La nuit tombait et, muni de quelques biscuits et de fromage — il y avait un garde-viande, mais il ne contenait plus que des vers, — je traversai les places silencieuses, bordées de beaux hôtels, jusqu'à Baker Street et je débouchai enfin dans Regent's Park. De l'extrémité de Baker Street, je vis, pardessus les arbres, dans la sérénité du couchant, le capuchon d'un géant marsien, et de la semblait sortir cette lamentation. Je ne ressentis aucune terreur. Le voir là, me paraissait la chose la plus simple du monde, et pendant un moment je l'observai sans qu'il fit le moindre mouvement. Rigide et droit, il hurlait sans que je puisse voir pour quelle cause.



De là semblait sortir cette lamentation...

J'essayai de combiner un plan d'action. Ce bruit perpétuel : Oulla, oulla, oulla, emplissait mon esprit de confusion. Peut-être étais-je trop las pour être vraiment effrayé. A coup sûr, j'éprouvais plutôt qu'une réelle peur, une grande curiosité de connaître la raison de ce cri monotone. Voulant contourner le parc, j'avançai au long de Park Road, sous l'abri des terrasses, et j'arrivai bientôt en vue du marsien stationnaire et hurlant. Tout à coup, j'entendis un chœur d'aboiements furieux, et je vis bientôt accourir vers moi un chien qui avait à la gueule un morceau de viande en putréfaction et que poursuivaient une bande roquets affamés. Il fit un brusque écart pour m'éviter, comme s'il eut craint que je fusse aussi un nouveau compétiteur. A mesure que les aboiements se perdaient dans la distance j'entendis derechef le long gémissement.

A mi-chemin de la gare de Saint-John's Wood, je trouvai soudain les restes d'une Machine à Mains. D'abord je crus qu'une maison s'était écroulée en travers de la route, et ce ne fut qu'en escaladant les ruines que j'aperçus, avec un sursaut le monstre mécanique, avec ses tentacules rompus, tordus, faussés, gisant au milieu des dégâts qu'il avait faits. L'avant-corps était fracassé, comme si la machine s'était heurtée en aveugle contre la maison et qu'elle eût été écrasée par sa chute. Il me vint alors à l'idée que le mécanisme avait dû échapper au contrôle du Marsien qui l'habitait. Il y aurait eu quelque danger à grimper sur ces ruines pour l'examiner de près, et le crépuscule était déjà si avancé qu'il me fut difficile même de voir le siège de la machine tout barbouillé de sang et les restes cartilagineux du Marsien que les chiens avaient abandonnés.

Plus surpris que jamais de tous ces spectacles, je continuai mon chemin vers Primrose Hill. Au loin, par une trouée entre les arbres, j'aperçus un second Marsien, debout et silencieux, dans le parc, près des Jardins Zoologiques. Un peu au delà des ruines de la Machine à Mains, je tombai de nouveau au milieu de l'Herbe Rouge, et le canal n'était qu'une masse spongieuse de végétaux rouge-sombre.

Soudain, comme je traversais le pont, les lamentables oulla, oulla, oulla, cessérent, coupés, supprimés d'un seul geste pour ainsi dire, et le silence tomba comme un coup de tonnerre.

Les hautes maisons, autour de moi, étaient imprécises et vagues; les arbres du côté du parc s'obscurcissaient. Partout, l'Herbe Rouge envahissait les ruines, se tordant et s'enchevêtrant pour me submerger. La Nuit, mère de la peur et du mystère, m'enveloppait. Tant que j'avais entendu la voix lamentable, la solitude et la désolation avaient été tolérables; à cause d'elle, Londres avait paru vivre encore, et cette illusion de vie m'avait soutenu. Puis, tout à coup, un changement, le passage de je ne sais quoi, et un silence, une mort qu'on pouvait toucher, et rien autre que cette paix mortelle.

Toute la ville semblait me regarder avec des yeux de spectre. Les fenêtres des maisons blanches étaient des orbites

vides dans des crânes, et mon imagination m'entourait de mille ennemis silencieux. La terreur, l'horreur de ma témérité s'emparèrent de moi. La rue qu'il me fallait suivre devint affreusement noire, comme un flot de goudron, et j'aperçus, au milieu du passage, une forme contorsionnée. Je ne pu me résoudre à m'avancer plus loin. Je tournai par la rue de Saint John's Wood et, à toutes jambes, je m'enfuis vers Kilburn, loin de cette intolérable tranquillité. Je me cachai, pour échapper à l'obscurité et au silence, jusque bien longtemps après minuit, dans le kiosque d'une station de voitures de Harrow Road. Mais avant l'aube, mon courage me revint, et, les étoiles scintillant encore au ciel, je repris le chemin de Regent's Park, Je me perdis dans la confusion des rues, mais j'aperçus bientôt, au bout d'une longue avenue, la pente de Primrose Hill. Au sommet de la colline, se dressant jusqu'aux étoiles qui pâlissaient, était un troisième Marsien, debout et immobile comme les autres.

Une volonté insensée me poussait. Je voulais en finir, dussé-je y rester, et je voulais même m'épargner la peine de me tuer de ma propre main. Je m'avançai insouciant vers le titan; comme j'approchais et que l'aube devenait plus claire, je vis une multitude de corbeaux qui s'attroupaient et volaient en cercles autour du capuchon de la machine. A cette vue, mon cœur bondit et je me mis à courir.

Je traversai précipitamment un fourré d'Herbe Rouge qui obstruait Saint Edmund's Terrace, barbotai, jusqu'à mi-corps, dans un torrent qui s'échappait des réservoirs de distribution des eaux, et avant que le soleil ne se fût levé, je débouchai sur les pelouses. Au sommet de la colline, d'énormes tas de terre avaient été remués, formant une sorte de formidable redoute : c'était le dernier et le plus grand des camps qu'établirent les Marsiens. De derrière ces retranchements, une mince colonne de fumée montait vers le ciel. Contre l'horizon, un chien avide passa et disparut. La pensée qui m'avait frappé devint réelle, devenait croyable. Je ne ressentais aucune crainte, mais seulement une folle exultation qui me faisait frissonner, tandis que je gravissais, en courant, la colline vers le monstre immobile. Hors du capuchon, pendaient des lambeaux bruns et flasques que les oiseaux carnassiers déchiraient à coups de bec.

En un instant, j'eus escaladé le rempart de terre, et, debout sur la crête, je pus voir l'intérieur de la redoute; c'était un vaste espace où gisaient, en désordre, des mécanismes gigantesques, des monceaux énormes de matériaux et des abris d'une étrange sorte. Puis, épars çà et là, quelques-uns dans leurs Machines de Guerre renversées ou dans les Machines à Main, rigides maintenant, et une douzaine d'autres silencieux, roides et alignés, étaient les Marsiens — *morts* — tués par les bacilles des contagions et des putréfactions, contre lesquels leurs systèmes n'étaient pas préparés; tués comme l'était l'Herbe Rouge, tués, après l'échec de tous les moyens humains de défense, par les infimes créatures que la divinité, dans sa sagesse, a placées sur la terre.

Car tel était le résultat, comme j'aurais pu d'ailleurs, ainsi que bien d'autres, le prévoir, si l'épouvante n'avait pas affolé nos esprits. Les germes des maladies ont, depuis le commencement des choses, prélevé leur tribut sur l'humanité — sur nos ancêtres préhistoriques, dès l'apparition de toute vie. Mais, en vertu de la sélection naturelle, notre espèce a depuis lors développé sa force de résistance; nous ne succombons à aucun de ces germes, sans une longue lutte, et contre certains autres — ceux, par exemple, qui amènent la putréfaction des matières mortes — notre carcasse vivante jouit de l'immunité. Mais il n'y a pas, dans la planète Mars, la moindre bactérie, et dès que nos envahisseurs marsiens arrivèrent, aussitôt qu'ils absorbèrent de la nourriture, nos alliés microscopiques se mirent à l'œuvre pour leur ruine. Quand je les avais vus et examinés, ils étaient déjà irrévocablement condamnés, mourant et se corrompant, à mesure qu'ils s'agitaient. C'était inévitable. L'homme a payé, au prix de millions et de millions de morts, sa possession héréditaire du globe terrestre : il lui appartient contre tous les intrus, et il serait encore à lui, même si les Marsiens étaient dix fois plus puissants. Car l'homme ne vit ni ne meurt en vain.

Les Marsiens, une cinquantaine en tout, étaient là, épars, dans l'immense fosse qu'ils avaient creusée, surpris par une mort qui dut leur sembler absolument incompréhensible. Moi-même, alors, je n'en devinais pas la cause. Tout ce que je savais, c'est que ces êtres, qui avaient été vivants et si terribles pour les hommes étaient morts. Un instant, je m'imaginai que la destruction de Sennachérib s'était reproduite et l'ange de la mort les avait frappés pendant la nuit.

Je restais là debout, contemplant le gouffre. Soudain le soleil levant enflamma le monde de ses rayons étincelants, et mon cœur bondit de joie. La fosse était encore obscure; les formidables engins, d'une puissance et d'une complexité si grandes et si surprenantes, si peu terrestres par leurs formes tortueuses et bizarres, montaient, sinistres, étranges et vagues, hors des ténèbres, vers la lumière. J'entendais une multitude de chiens qui se battaient autour des cadavres, gisant dans l'ombre, au fond de la cavité. Sur l'autre bord, plate, vaste et insolite, était la grande machine volante qu'ils expérimentaient dans notre atmosphère plus dense, quand la maladie et la mort les avaient arrêtés. Et cette mort ne venait pas trop tôt. Un croassement me fit lever la tête, et mes regards rencontrèrent l'immense machine de guerre, qui ne combattrait plus jamais, et les lambeaux de chair rougeâtre qui pendaient des sièges des machines renversées, sur le sommet de Primrose Hill.

Me tournant vers le bas de la pente, j'aperçus, auréolés de vols de corbeaux, les deux autres géants que j'avais vus la veille, et tels encore que la mort les avait surpris. Celui dont j'avais entendu les cris et les appels était mort. Peut-être fut-il le dernier à mourir, et son gémissement s'était continué sans interruption jusqu'à l'épuisement de la force qui activait sa machine. Maintenant, tripodes inoffensifs de métal brillant, ils étincelaient dans la gloire du soleil levant.

Tout autour de cette fosse, sauvée comme par miracle d'une éternelle destruction, s'étendait la grande métropole. Ceux qui n'ont vu Londres que voilé de ses sombres brouillards fumeux peuvent difficilement s'imaginer la clarté et la beauté qu'avait ce désert silencieux de maisons.

(A suivre.)



Mon cœur bondit de joie...

Illustrations de E.-P. Jacobs.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
Tintin !... Où est Tintin ?
?
Eh bien, mon vieux Milou, nous pouvons nous vanter de l'avoir échappé belle !
A qui le dis-tu !...
D'abord, nous sécher... Ensuite, nous essayerons de retrouver le capitaine.
Allons, Milou, encore un petit effort : nous y sommes.
En route, maintenant ! Allons à la rencontre du capitaine...
Toujours rien !... Se serait-il blessé en sautant ?

(A suivre.)



Notre grand CONCOURS de PÂQUES

Patronné par la Firme GEVAERT

VOUS êtes tous de mon avis, n'est-ce pas, les amis ?... Ce numéro de Pâques n'aurait pas été vraîment un numéro spécial sans grand concours.

Je sais que vous aimez les concours car vous y voyez l'occasion de prouver votre perspicacité. Vous avez tout à fait raison !

Eh bien, allez-y donc pour triompher dans celui-ci.

★

Il y a deux conditions à remplir pour participer à ce concours.

PREMIERE CONDITION :

Vous avez sous les yeux des cloches et des clochers.

a) Indiquer à quelle ville belge appartient chacun des dix clochers.

E x e m p l e : Le clocher n° 9 appartient à Tournai.

b) Loger chaque cloche dans son clocher.

E x e m p l e : Dans le clocher de Tournai se loge la cloche n° ...

Attention : Il y a une tour sans cloche. Ne vous laissez pas « attraper ».

DEUXIEME CONDITION :

a) Annexer à chaque réponse la photo la plus belle ou la plus originale réalisée par VOUS-MEME.

b) Mentionner au dos de cette photo, en CARACTERES D'IMPRIMERIE, vos nom et adresse complète.

Toutes les réponses doivent parvenir à TINTIN-BRUXELLES — je répète : TINTIN-BRUXELLES — avant le dimanche 13 avril, à minuit. Elles seront envoyées **sous pli fermé** et porteront dans le coin gauche, en haut de l'enveloppe, la mention « Concours ».

Remarque importante : Seront considérées comme nulles et non avenues les réponses : a) arrivées tardivement; b) ne portant pas clairement — ainsi qu'au dos de la photo — l'indication des nom, prénoms et adresse du concurrent en **caractères d'imprimerie**.

PRIX :

— Une magnifique bicyclette de sport Van Hauwaert.
— Quatre baptêmes de l'air.
— Cinq abonnements d'un an à « Tintin ».
— Dix abonnements de six mois à « Tintin ».
— Dix albums « Tintin »;
— Vingt abonnements de trois mois à « Tintin »;
— Vingt-cinq jeux divers,

soit au total soixante-quinze prix.

De plus, les cinq plus belles photos réalisées par nos concurrents seront publiées dans « Tintin ».

JOJO COW-BOY

par LE RALLIC























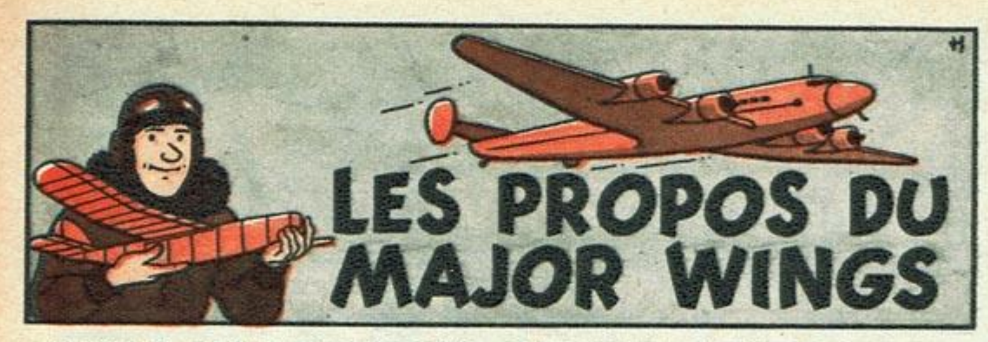








(A suivre)



Plusieurs de nos lecteurs me demandent comment on pilote un avion. Il ne m'est évidemment pas possible de donner ici tout un cours de pilotage. Peut-être un jour, si la question intéresse un grand nombre d'entre vous, reviendrai-je en détail sur cette question; je me contenterai aujourd'hui de vous indiquer quelques généralités :

De temps en temps, j'entends des jeunes gens inexpérimentés déclarer péremptoirement : « Il est bien plus facile de piloter un avion que de conduire une auto ».

Ils n'ont pas absolument tort, si l'on entend par là que, dès que l'avion a quitté le terrain d'aviation, et jusqu'à ce qu'il y revienne, il se trouve isolé dans l'espace, avec une visibilité théoriquement totale, sans risques sérieux de collisions soit avec d'autres véhicules, soit avec ce que les usagers de la route ont coutume d'appeler « les décors ».

Pourtant, cette affirmation n'est pas rigoureusement exacte.

Quelles sont les différentes gouvernes que le pilote doit manœuvrer ?

En ce qui concerne la direction (donnée par le gouvernail placé au bout de la queue de l'avion), le pilote la contrôle avec les pieds qu'il appuie en permanence soit sur une barre transversale (ressemblant au guidon d'un vélo) appelée le palonnier, soit, dans les appareils modernes, sur deux pédales fonctionnant ensemble mais en sens inverse.

La manœuvre des pieds ne suffit cependant pas à faire virer l'avion: il déraperait et pourrait s'écraser au sol. Il est indispensable de donner en même temps à l'appareil une certaine inclinaison, comme à un vulgaire vélo. Cette manœuvre s'opère en agissant sur des volets faisant partie des ailes, par l'intermédiaire de ce qu'on appelle couramment depuis le début de l'aviation le « manche à balai », en anglais : le « stick ».

Ce manche à balai est un levier qui sort du plancher de l'avion, juste devant le siège du pilote et lui passe entre les jambes. En principe, on le tient à deux mains. Quand on l'incline sur le côté, à droite ou à gauche, il fait pencher l'avion du même côté. Mais on peut aussi le tirer à soi ou le repousser. Dans ces derniers mouvements, il commande le gouvernail de profondeur : l'avion se cabre et monte; lorsqu'on pousse, il pique et descend.

Sur beaucoup d'appareils modernes, les gros en particuliers, le manche n'est articulé que d'avant en arrière; mais à son sommet il porte un volant, dont la rotation remplace le mouvement latéral dont j'ai parlé plus haut.

La direction de l'avion est donc déjà plus compliquée que celle de l'auto, puisqu'elle nécessite deux manœuvres simultanées au lieu d'une; et remarquez qu'un virage correct en avion est une chose fort délicate. Si, par suite d'erreur ou d'affolement, on exécute l'une des deux manœuvres dans le sens contraire à l'autre, l'avion tombe en vrille.

L'équilibre latéral de l'engin doit donc être continuellement contrôlé, un peu comme un vélo lorsqu'on roule doucement. De même on doit veiller à ce que l'avion vole bien horizontalement car, faute de points de repère rapprochés, on change facilement d'altitude sans s'en rendre compte.

Enfin le plus important est de veiller à ne jamais descendre en-dessous d'une certaine vitesse critique, absolument indispensable à l'avion pour se maintenir en l'air. Diverses manœuvres ont tendance à diminuer la vitesse de l'avion qui, si l'on n'y prend garde, peut se mettre « en perte de vitesse »; et c'est, alors, la chute irrémédiable !

Je n'insisterai pas sur un certain nombre de contrôles plus nécessaires en avion qu'en auto, et que l'on fait à l'aide de nombreux cadrans fixés au tableau du bord : vitesse du ou des moteurs, refroidissement, pression et température de l'huile, niveau d'essence, altimètre, etc...

Je ne voudrais pas, mes amis, vous effrayer; mais je désire vous faire comprendre qu'un simple avion de tourisme, comme quelques-uns d'entre vous en posséderont probablement plus tard, est un véhicule dont le pilotage demande un apprentissage sérieux.

Quant aux avions militaires, que ce soient des monoplaces de chasse, véritables bolides acrobatiques, ou de lourds bombardiers multimoteurs ressemblant autant à une usine qu'à un véhicule, il est inutile de vous dire que leur pilotage nécessite des qualités physiques exceptionnelles, un équilibre nerveux impeccable, des études techniques sérieuses et un entraînement long et minutieux. C'est pourquoi, parmi les jeunes gens qui veulent s'engager dans l'Aéronautique militaire comme pilote, il y en a si peu qui réussissent.

En guise de conclusion, mes amis, laissez-moi vous dire combien le métier de l'aviateur qui consacre sa vie à la conquête de l'air est une belle et noble chose; mais il faut l'exercer dans un but pacifique et non pour semer la mort sur les champs de bataille et parmi les populations civiles...

Puissent les Cloches de Pâques, revenant de Rôme par la voie des airs, avec leurs soutes remplies d'œufs en chocolat, vous apporter, avec leurs friandises, un message de paix et de fraternité !...

René RENS, Forest. — Pendant la guerre 1914/18, les ballons captifs, appelés communément « saucisses » étaient employés pour les observations destinées à l'artillerie.

Durant le conflit qui vient de s'achever, ils n'ont guère été utilisés à cette fin. On a cependant fabriqué et employé une énorme quantité de ces ballons captifs, mais ils étaient destinés à soutenir en l'air les grands filets, qui protégeaient les villes des avions de bombardement ennemis.

TINTIN EST LU DANS 23 PAYS. ET CELA NE FAIT QUE COMMENCER !

PETITE HISTOIRE DE L'AERONAUTIQUE

HERGÉ

« L'ARIEL » de Henson (1843). — Cette machine à vapeur aérienne — l'un des plus précieux monuments de l'histoire aéronautique — est conservée au « Science Museum » de Londres. Elle possède un chassis de bois de 50 m. de long sur 10 m. de large, recouvert de soie. Le gouvernail est placé sous la queue. Au-dessous des ailes, une machine à vapeur met en mouvement deux roues à vannes (sorte d'ailes de moulin à vent) de 7 m. de diamètre. Au départ, la machine doit être lancée de l'extrémité d'un plan incliné.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY













– EN ROUTE VERS MONTAUBAN !

NON LOIN DE MELUN, RENAUD RENCONTRE SES FRERES QUI SE TENAIENT PRETS A LE SECOURIR.







– CORNES DU DIABLE ! IL SERA ROYALEMENT REÇU !

(A suivre

LE MONDE DEVIENT VOTRE VOISIN...



SOUS les besoins de la guerre moderne, la technique radio-électrique américaine s'est surpassée. Son champ d'application est devenu illimité.

Vous avez entendu parler du radar, et de la boîte magique qui permettait aux aviateurs de voir sur un écran les terrains survolés, que ce soit en pleine nuit ou en plein brouillard !...

Eh bien tout cela est déjà dépassé par la technique nouvelle.

Bien entendu, je ne puis aborder avec vous aujourd'hui un sujet aussi vaste. Il est cependant une question qui tient au cœur de tous les jeunes, un tant soit peu curieux, chercheurs et bricoleurs : je veux parler de l'amateurisme en radio.

N'y avez-vous jamais goûté ? Essayez, et sans nul doute, vous ne vous débarrasserez jamais de cette passion instructive ! Les milliers de jeunes Américains qui ont combattu pendant cette guerre, et qui utilisaient du matériel de radio, n'ont pu, à leur retour, s'habituer à l'absence du micro ou du casque qui les reliait au monde entier par le truchement des ondes courtes.

On comptait 60.000 amateurs avant-guerre, aux Etats-Unis; ils seront sans doute 250.000 avant la fin de cette année !

Votre récepteur n'est-il déjà pas votre meilleur compagnon? Bavard, quand vous le voulez, il se tait au moindre signe de votre part. Et puis, chers amis étudiants, la radio vous tient en contact immédiat avec tous les progrès de la science; elle est la meilleure répétitrice de vos cours !

Le mystérieux domaine des ondes courtes offre aux jeunes les plus saines et les plus intéressantes distractions. Je me souviens, non sans une certaine émotion — Grand Dieu, il y a 25 ans de cela ! — avoir capté les S.O.S. tragiques de navires perdus en mer et les signaux de détresse de l'expédition Nobile au Pôle Nord.

Certes, on n'entend pas de tels signaux tous les jours, mais il y a combien d'autres sujets d'intérêt ! Il y a quelque temps, deux amateurs américains ont entretenu une liaison permanente avec l'avion : « La Tortue Truculente » pendant sa traversée du Pacifique. Lors de la catastrophe de l'avion belge de la SABENA, qui s'écrasa à Gander, ce fut encore un amateur qui maintint le contact entre l'équipe de secours qui recherchait l'épave et les services fixes.

N'avez-vous jamais écouté les conversations des amateurs-émetteurs ? Elles sont bien intéressantes : ils se décrivent leurs montagnes, leurs recherches, parfois leur ville, leur maison, leur genre de vie.

Mais un récepteur spécialement conçu pour ondes courtes est nécessaire pour se livrer aux joies de l'écoute, car un récepteur ordinaire comportant les trois longueurs d'ondes traditionnelles ne possède bien souvent la gamme d'ondes courtes qu'en tant que décoration ou argument commercial : elle est insuffisante pour le travail d'amateur.

La grande firme américaine Hallicrafters a prévu une gamme complète d'émetteurs et de récepteurs à ondes courtes. Elle a converti les promesses d'après-guerre en réalités pratiques. Hallicrafters est le symbole de la plus haute qualité d'appareils de radio amateurs.

Hallicrafters présente actuellement en Belgique les trois récepteurs O. C. les plus perfectionnés :

Le modèle S. 38 : qui, pour un prix modique, satisfait aux exigences d'un véritable récepteur de communication, couvre en trois gammes une bande ininterrompue s'étendant de 9 à 200 mètres. Il est muni d'un cadran spécial appelé « accord étalé » et permettant l'accord exact sur n'importe quelle station O. C. Il possède, en outre, la gamme traditionnelle des P. O. (200 à 600 m.), ce qui en fait le récepteur idéal pour les débutants et les étudiants en général.

Le modèle S. 40. : est le modèle standard. Avec ses huit tubes et ses 4 gammes s'étendant sans interruption de 7 à 600 m., il peut satisfaire n'importe quel professionnel.

Le modèle SX 46 est le récepteur du spécialiste. 15 tubes, 6 gammes couvrant continûment les longueurs d'ondes s'étendant de 2 à 600 mètres. Il peut également recevoir les émissions modulées en fréquence. Sa sélectivité est assurée par un filtre à cristal.

C'est un récepteur de grande classe et le plus moderne importé actuellement.

L'un de ces récepteurs perfectionnés sera pour vous l'ami qui vous ouvrira les portes de l'amateurisme-radio. Plus tard, un émetteur Hallicrafters viendra compléter votre matériel et vous donnera la possibilité de parler au « monde ».

Cela ne vous tente-t-il donc pas ?

Ne croyez-vous pas qu'avec quelques amis, vous aussi, vous pourriez créer un club d'amateurs d'écoute d'abord, d'émission ensuite ?

Pour tous renseignements complémentaire, n'hésitez pas à écrire aux :

USINES GUSTAVE STAAR, S. A.
566, Chaussée de Waterloo, Bruxelle
qui bien volontiers, vous aideront à nir le « voisin du monde entier ».

Jette un coup d'œil sur ce magnifique vélo !... C'était l'un des prix de notre Grand Concours. Tu pourras en gagner un pareil si tu triomphes dans notre concours de Pâques. C'est un vélo VAN HAUWAERT !

Reconnais-tu cette bécane ?
Tu te souviens, elle faisait l'objet de la premièr épreuve de notre grand concours.
EH BIEN, CE N'ETAIT PAS UNE BECAN VAN HAUWAERT.
En effet, les vélos VAN HAUWAERT sont solide et parfaits. Tout le monde est d'accord là-dessu

C'est le vélo VAN HAUWAERT (modèle routier) qui a remporté la coupe des constructeurs de bicyclettes de tourisme, représentée ci-dessus.
Une promenade en forêt, en plaine ou en montagne, à condition qu'elle soit faite sur un vélo VAN HAUWAERT, est toujours une promenade délicieuse.

Le fini du modèle,
La légèreté,
La simplicité,

sont les trois qualités qui ont assuré au vélo VAN HAUWAERT, la confianc des connaisseurs. Tous les gens intelligents préfèrent d'un vélo de marque, c'es pourquoi ils roulent sur un vélo VAN HAUWAERT.

?

Que nous apporte ce voilier ? Des aventures fantastiques, des drames poignants, la description de tempêtes hallucinantes, de continents lointains et mystérieux, en bref, tout un monde inconnu, bouleversant !
Voilà ce que vous offre le grand roman de Mayne-Reid **« A la Mer »**, *qui fera suite à « La Guerre des Mondes ».*
« A la Mer » *vous enchantera !*
« A la Mer » *vous passionnera !*

ROBY

Veux-tu faire partie de cette bande joyeuse ? Tu ne comprends rien à la musique ? Tu ne sais jouer d'aucun instrument ?
Console-toi. KLAVARSBRIBO te l'apprendra à peu de frais. En un rien de temps, tu deviendras un virtuose du banjo, de l'accordéon, de la guitare, ou du piano, à ton choix.
KLAVARSBRIBO a révolutionné l'enseignement de la musique. Demande donc le prospectus gratis nº 46 ! Il te permettra de mettre toi-même cette nouvelle méthode à l'épreuve.
Voici le prix de quelques cours complets :

Mandoline 67,— Frs	Guitare 78,— Frs
Banjo 67,— Frs	Piano 140,— Frs
Accordéon 90,— Frs	Orgue 140,— Frs
Violon 100,— Frs	

KLAVARSKRIBO, 34, rue Valkenburg, Anvers.

LA VIE AVENTUREUSE DE JEAN BART



Il est peu de noms, dans les annales de la marine, qui soient demeurés aussi populaires que celui de ce grand corsaire flamand. A la vérité, les exploits de Jean Bart défient souvent l'imagination et sa vie pourrait être citée comme un exemple des revanches que prend parfois la réalité sur la fiction.

Sa carrière fut brillante, rapide, fulgurante. Il appartenait à une famille de pêcheurs-armateurs établie à Dunkerque depuis longtemps. Son père et son grand-père, corsaires tous deux, avaient combattu les Anglais. Quoi d'étonnant dès lors, que les yeux du petit Jean se fussent rapidement tournés vers la mer ? Au sortir de l'école où il avait tout juste appris à écrire son nom, il s'engagea comme simple mousse dans la marine hollandaise, sous les ordres de l'amiral de Ruyter et s'y instruisit des premiers rudiments de la science navale. Pourtant, lorsque le roi de France, Louis XIV, déclara, en 1672, la guerre aux Provinces Unies, notre marin quitta aussitôt le service de la flotte hollandaise pour armer, à ses frais, un navire en course. Ce changement d'état devait marquer le début d'une destinée extraordinaire.

A la tête de son vaisseau, Jean Bart multiplia les exploits les plus héroïques et les plus téméraires. Il totalisa, en cinq ans de lutte, le nombre prestigieux de cinquante-deux victoires. Sa renommée d'invincibilité parvint aux oreilles du Roi. Le jeune Louis XIV aimait les braves; contrairement à la coutume qui voulait que les commandements dans la marine ne fussent donnés qu'aux cadets de famille noble, il lui confia deux frégates royales.

Quelques années plus tard, Jean Bart tomba aux mains des Anglais, avec son compagnon, le Chevalier de Forbin. Les deux marins, grièvement blessés, furent emmenés à la forteresse de Plymouth et mis au secret. On ne leur permit de voir qu'un chirurgien et deux petits mousses qui leur apportaient leur nourriture. Ce chirurgien, d'origine française, se prit d'une grande sympathie pour les prisonniers. Il obtint l'autorisation d'introduire dans la forteresse un parent éloigné du dunkerquois : Gaspard Bart, qui appartenait à une nation neutre.

Gaspard Bart fit passer à son cousin une petite scie à l'aide de laquelle le corsaire se mit aussitôt en devoir d'attaquer les barreaux de la fenêtre. Mais le chirurgien s'aperçut du manège. On craignit un moment qu'il ne le révélât aux Anglais. Il n'en fit rien. Au contraire, il alla même, par des libéralités désintéressées, jusqu'à gagner à la cause des Français, les moussaillons qui les servaient. La nuit de l'évasion, les deux enfants s'emparèrent d'une barque de pêcheur, puis Jean Bart et Forbin se laissèrent glisser à l'aide de draps attachés bout à bout jusqu'à l'embarcation où les attendaient le chirurgien et les mousses...

Peu avant de connaître les geôles de Plymouth, Jean Bart avait déjà failli tomber aux mains des Anglais. Il leur échappa dans des circonstances qui valent la peine d'être rapportées.

Il venait de jeter l'ancre à Bergen, port neutre. Un capitaine anglais l'y aborda et, après lui avoir dit toute son admiration, lui proposa pour le lendemain, une rencontre loyale entre leur deux vaisseaux. Comme bien l'on pense, Jean Bart accepta cette proposition avec enthousiasme.

— En attendant, reprit l'Anglais, pourquoi ne viendriez-vous pas déjeuner à mon bord ? Vous pourrez ainsi juger de la bonne tenue des navires de Sa Majesté.

Le Français se rendit sans méfiance à cette invitation. Mais le repas achevé, comme il se disposait à quitter le bord, on lui fit comprendre qu'il était prisonnier. Ce mauvais tour indigna notre corsaire. Bousculant les marins qui lui barraient le passage, il sauta sur le pont et se précipita vers un baril de poudre qu'il avait remarqué en montant à bord. En soulever le couvercle et brandir d'un geste menaçant sa pipe au-dessus de la poudrière, fut pour lui l'affaire de quelques secondes.

— Que l'un de vous fasse un seul pas vers moi et je lâche ma pipe, cria-t-il. Je ferai sauter ce bateau avec tous ceux qu'il porte, moi compris !

Les Anglais le savaient homme à mettre sa menace à exécution. Ils se contentèrent durant un bon moment de l'observer à distance, sans faire le moindre mouvement. Cependant, les marins de Jean Bart inquiets du sort de leur capitaine s'étaient insensiblement rapprochés, sur leurs canots, de la corvette ennemie. Lorsqu'ils entendirent la voix menaçante du corsaire, ils escaladèrent les plats-bords du vaisseau et attaquèrent les Anglais par surprise. Ce fut la première et la dernière fois que Jean Bart s'empara d'un bâtiment de l'adversaire dans des eaux territoriales neutres...

Après avoir ainsi, d'une façon miraculeuse et à deux reprises successives, échappé aux griffes des Anglais, le corsaire poursuivit sans désemparer la série de ses étonnants exploits. Nommé Chef d'escadre en 1691, il suscita aussitôt l'admiration du pays tout entier en réussissant à sortir avec sept frégates, de Dunkerque bloquée par la flotte britannique, à brûler une centaine de vaisseaux ennemis et à faire une descente éclair jusqu'à New-Castle d'où il ramena un riche butin.

Après ce succès grandiose, il fut présenté à la cour du Roi de France. La brusquerie de sa parole et la rudesse de ses manières y suscitèrent un étonnement scandalisé, mais Jean Bart n'était pas homme à se laisser intimider. Comme quelques railleurs lui demandaient de quelle manière il s'y était pris pour forcer le blocus anglais, « ainsi » répondit-il, et il bouscula sans ménagement les courtisans à perruque qui l'entouraient. Inutile d'ajouter qu'il eut les rieurs de son côté, Louis XIV tout le premier. Avant de le laisser repartir, le Roi alla même jusqu'à le créer Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis, privilège dont peu de grands pouvaient s'enorgueillir.

Jean Bart n'imagina rien de mieux pour remercier son souverain que de délivrer un précieux convoi de vivres dont l'ennemi s'était emparé et dont la perte allait jeter la famine dans les ports français.

Deux ans plus tard, il remportait une grande victoire navale, prenant et brûlant plus de quatre-vingts navires ennemis. Cette fameuse affaire devait couvrir son nom d'une gloire épique. Louis XIV émerveillé l'éleva au grade de chef d'escadre...

* * *

Il eut été normal qu'un tel marin succombât à son bord, en combattant. Il n'en fut rien. Le sort a parfois d'étranges caprices. C'est dans son lit que mourut Jean Bart, victime d'une pleurésie stupide... Il n'avait que cinquante-deux ans, et l'on pouvait encore attendre de lui des exploits peu banals.

Le Ciel ne l'a pas voulu... Quoi qu'il en soit, Jean Bart est devenu un héros de légende pour tous les marins de la terre, de quelque nationalité qu'ils soient, et l'incarnation de la fidélité à l'idéal, de la générosité et de la bravoure.

Ce n'est pas là un mince titre de gloire.

UN CONTE POUR NOS LECTRICES

SADKO LE RICHE

adapté du russe par OLAVI KOSKINEN

IL y a bien des siècles, vivait dans l'illustre et puissante ville de Novgorod-la-Grande, un joueur de guszla qui se nommait Sadko. Il possédait une si grande fortune qu'on le nommait Sadko-le-Riche. Ses immenses trésors ne le satisfaisaient pourtant pas encore, et il décida de tenter fortune sur la mer bleue. Il se fit bâtir trente beaux navires qu'il chargea de marchandises et se mit à commercer sur la Volkhova, sur le lac Ladoga et sur la Néva. Il rendit même visite à la Horde d'Or où il vendit ses marchandises avec un grand bénéfice. Il reprit alors le chemin du retour avec ses navires chargés de tonneaux remplis d'or et d'argent.

Mais voilà qu'un jour, la mer bleue s'agita. Une tempête éclata, une tempête si terrible que les beaux navires furent dispersés. Le vent déchira les voiles et endommagea les agrès. Il ne put pourtant venir à bout du courage des hardis marins. Debout sur le pont de son navire, Sadko contempla le chaos, puis il dit à ses compagnons.

— Ecoutez, je crois que le Tsar des Mers est courroucé. Nous circulons sur la mer bleue, nous amassons de grands trésors et jamais nous ne lui avons payé le moindre tribut. Prenez donc un tonneau de pur argent et jetez-le à la mer.

Ainsi fut-il fait, mais la tempête ne se calma point.

— Le payement semble sans doute trop minime au Tsar, dit Sadko. Descendez donc un tonneau d'or rouge.

On descendit l'or rouge, mais la mer ne se calma pas.

Sadko devint pensif. « Le Tsar des Mers exige sans doute une victime vivante, dit-il. Tirons donc au sort. Celui que le destin désignera se dévouera au salut commun. »

On tira au sort à trois reprises et, chaque fois, Sadko fut désigné.

— Le sort a décidé, mes frères, mes fidèles compagnons, dit Sadko. Mettez-moi sur un radeau de chêne et donnez-moi ma guszla. Ainsi, la mort ne me paraîtra pas si angoissante.

On descendit Sadko sur la mer et, instantanément, les vagues se calmèrent. Les navires se remirent en route et volèrent sur la mer comme des faucons. Sadko vit sous lui un abîme profond. Il ferma les yeux et s'endormit profondément.

Quand il s'éveilla, il regarda autour de lui. Il se trouvait au fond de la mer. La voûte marine ondoyait au-dessus de sa tête et le soleil rouge se voyait à peine à travers l'onde verte. Devant lui, se dressait un immense palais de pierres blanches, plus beau que les plus riches demeures des marchands de Novgorod. Les portes en étaient larges ouvertes. Sadko entra et se trouva dans une salle de dimensions grandioses dont le plafond de cristal était soutenu par des colonnes d'or incrustées de diamants, d'émeraudes et des plus riches pierres d'Orient. Au fond, sur un trône d'or, se tenait le Tsar des Mers. Sadko s'approcha de lui et s'inclina.

— Bonjour, Sadko, dit le Tsar des Mers, il y a longtemps que je t'attendais. J'ai entendu dire que tu étais un habile joueur de guszla. Joue donc pour moi, je t'écouterai avec plaisir.

Sadko se mit à jouer et le Tsar se sentit devenir de plus en plus joyeux, si joyeux, qu'il se mit à danser. La mer entière en fut agitée. Une tempête violente éclata et les vagues mugissantes et bouillonnantes causèrent de terribles désastres.

Sadko jouait depuis trois jours déjà. La mer était de plus en plus démontée. Soudain, Sadko sentit qu'on lui frappait sur l'épaule. Il se retourna et vit un petit vieillard tout blanc, qui lui dit :

— Ne joue plus de la guszla. Regarde combien d'êtres périssent à cause de la danse du Tsar des Mers. Les bateaux font naufrage par centaines. Brise les cordes de ta guszla et arrache les chevilles. Quand le Tsar te demandera de jouer, tu diras que ton instrument est cassé. Il t'offrira alors d'épouser une belle jeune fille. Accepte et choisis la plus modeste, Tchernova. Dès que tu l'auras épousée, tu pourras retourner dans ton pays et tu seras sauvé.

Sadko suivit les conseils du vieillard et le Tsar des Mers lui offrit d'épouser une belle jeune fille.

Le lendemain matin, Sadko vit défiler devant lui un cortège de jeunes filles, plus belles les unes que les autres. Il en laissa passer trois cents, puis encore trois cents. La toute dernière était la petite Tchernova aux cheveux noirs.

— Celle-ci sera ma fiancée, dit Sadko.
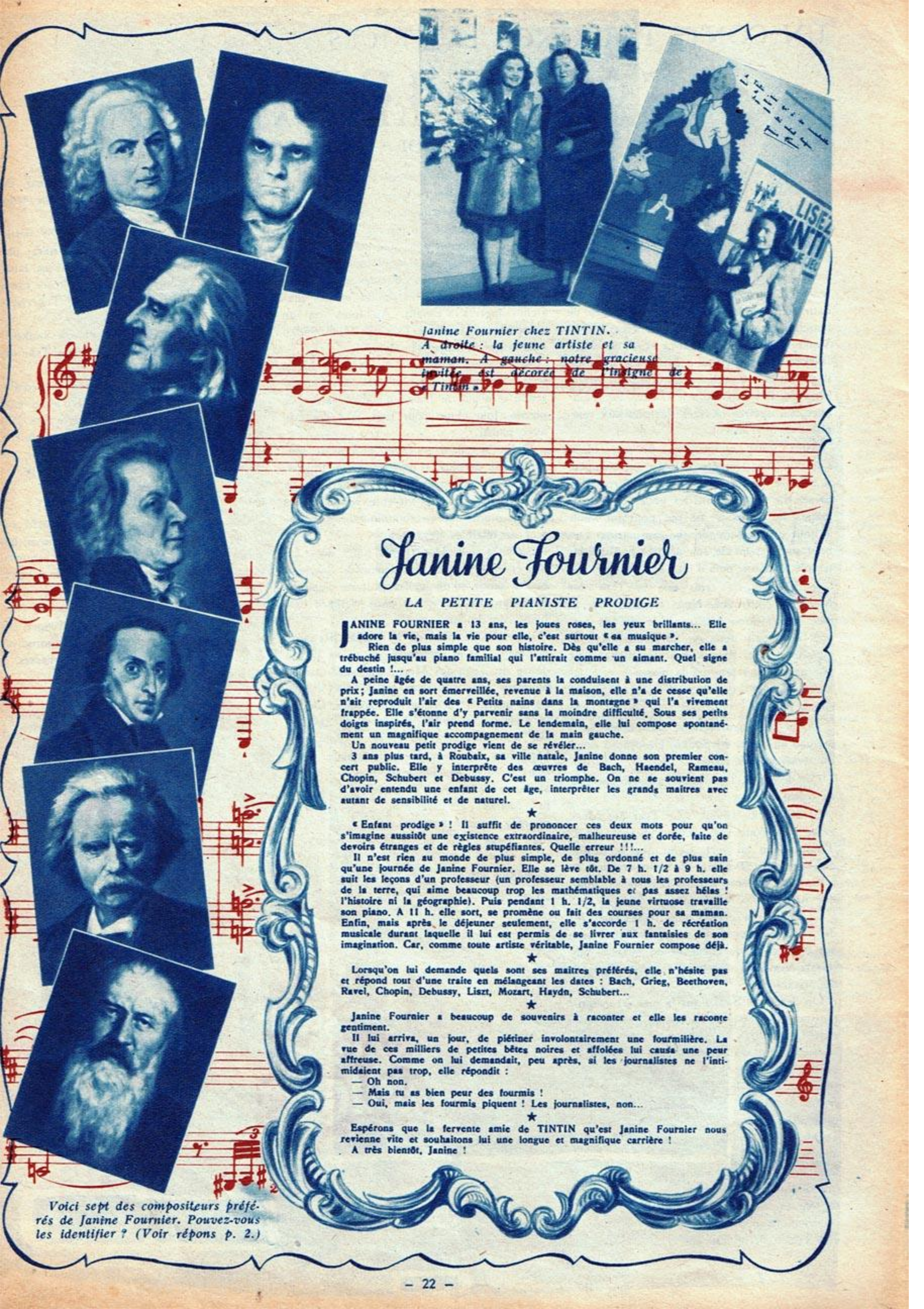
— Libre à toi de choisir, dit le Tsar des Mers.

Et il ordonna de célébrer immédiatement les noces. Jamais Sadko n'avait imaginé une chose comparable à cette fête. Elle dura trois jours et, durant tout ce temps, il fit plus clair dans le palais du Tsar des Mers, que si le gai soleil y avait brillé.

* * *

Quand il s'éveilla, Sadko était couché sur la berge de la petite rivière Tchernova, qui passe non loin de Novgorod. Il retourna dans la ville et fit décharger ses navires. En remerciement de son sauvetage, il fit bâtir une église à Saint-Nicolas de Mojaïsk et il cessa désormais de voyager sur la mer bleue. Il demeura à Novgorod-la-Grande et jouit en paix de ses richesses.





Janine Fournier chez TINTIN. A droite : la jeune artiste et sa maman. A gauche : notre gracieuse invitée est décorée de l'insigne de « Tintin ».

Janine Fournier

LA PETITE PIANISTE PRODIGE

JANINE FOURNIER a 13 ans, les joues roses, les yeux brillants... Elle adore la vie, mais la vie pour elle, c'est surtout « sa musique ».

Rien de plus simple que son histoire. Dès qu'elle a su marcher, elle a trébuché jusqu'au piano familial qui l'attirait comme un aimant. Quel signe du destin !...

A peine âgée de quatre ans, ses parents la conduisent à une distribution de prix ; Janine en sort émerveillée, revenue à la maison, elle n'a de cesse qu'elle n'ait reproduit l'air des « Petits nains dans la montagne » qui l'a vivement frappée. Elle s'étonne d'y parvenir sans la moindre difficulté. Sous ses petits doigts inspirés, l'air prend forme. Le lendemain, elle lui compose spontanément un magnifique accompagnement de la main gauche.

Un nouveau petit prodige vient de se révéler...

3 ans plus tard, à Roubaix, sa ville natale, Janine donne son premier concert public. Elle y interprète des œuvres de Bach, Haendel, Rameau, Chopin, Schubert et Debussy. C'est un triomphe. On ne se souvient pas d'avoir entendu une enfant de cet âge, interpréter les grands maitres avec autant de sensibilité et de naturel.

★

« Enfant prodige » ! Il suffit de prononcer ces deux mots pour qu'on s'imagine aussitôt une existence extraordinaire, malheureuse et dorée, faite de devoirs étranges et de règles stupéfiantes. Quelle erreur !!!...

Il n'est rien au monde de plus simple, de plus ordonné et de plus sain qu'une journée de Janine Fournier. Elle se lève tôt. De 7 h. 1/2 à 9 h. elle suit les leçons d'un professeur (un professeur semblable à tous les professeurs de la terre, qui aime beaucoup trop les mathématiques et pas assez hélas ! l'histoire ni la géographie). Puis pendant 1 h. 1/2, la jeune virtuose travaille son piano. A 11 h. elle sort, se promène ou fait des courses pour sa maman. Enfin, mais après le déjeuner seulement, elle s'accorde 1 h. de récréation musicale durant laquelle il lui est permis de se livrer aux fantaisies de son imagination. Car, comme toute artiste véritable, Janine Fournier compose déjà.

★

Lorsqu'on lui demande quels sont ses maitres préférés, elle n'hésite pas et répond tout d'une traite en mélangeant les dates : Bach, Grieg, Beethoven, Ravel, Chopin, Debussy, Liszt, Mozart, Haydn, Schubert...

★

Janine Fournier a beaucoup de souvenirs à raconter et elle les raconte gentiment.

Il lui arriva, un jour, de piétiner involontairement une fourmilière. La vue de ces milliers de petites bêtes noires et affolées lui causa une peur affreuse. Comme on lui demandait, peu après, si les journalistes ne l'intimidaient pas trop, elle répondit :

— Oh non.

— Mais tu as bien peur des fourmis !

— Oui, mais les fourmis piquent ! Les journalistes, non...

★

Espérons que la fervente amie de TINTIN qu'est Janine Fournier nous revienne vite et souhaitons lui une longue et magnifique carrière !

A très bientôt, Janine !

Voici sept des compositeurs préférés de Janine Fournier. Pouvez-vous les identifier ? (Voir répons p. 2.)

MELI-MELO

LE SAVIEZ-VOUS ?...

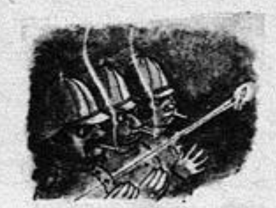
UN commerçant se plaignait l'autre jour d'avoir été payé en monnaie de singe. Cette expression pittoresque remonte très loin...

Au temps du bon roi Saint Louis, il fallait payer un droit de passage pour traverser le pont qui, à Paris, relie la Cité à la rive gauche. Mais les bateleurs et les montreurs d'animaux pouvaient acquitter ce droit en faisant danser leurs singes devant les douaniers.



★

UNE croyance veut que le fait d'allumer trois cigarettes à la même allumette porte malheur. Ce sont les soldats britanniques qui l'ont répandue. Ils avaient constaté, durant la guerre des Boers, qu'une allumette que l'on présentait successivement à trois fumeurs brûlait assez longtemps pour servir de point de cible au tir de l'ennemi dissimulé dans le voisinage.



★

IL est peu de mots que l'on rencontre aussi souvent que le mot « grève ». Le sens qu'on lui donne aujourd'hui remonte au Moyen-Age. En ce temps là, les ouvriers et les artisans parisiens mécontents de leur salaire, désertaient le travail et se rendaient sur la place de grève où ils attendaient d'être embauchés par de nouveaux patrons à des conditions plus avantageuses. Il arrivait qu'ils dussent attendre longtemps...



★

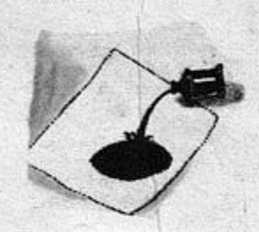
UNE statistique originale vient d'être effectuée. Il s'agissait de déterminer l'activité épistolière moyenne de chaque citoyen des principales nations civilisées. Elle a donné lieu à des résultats surprenants.

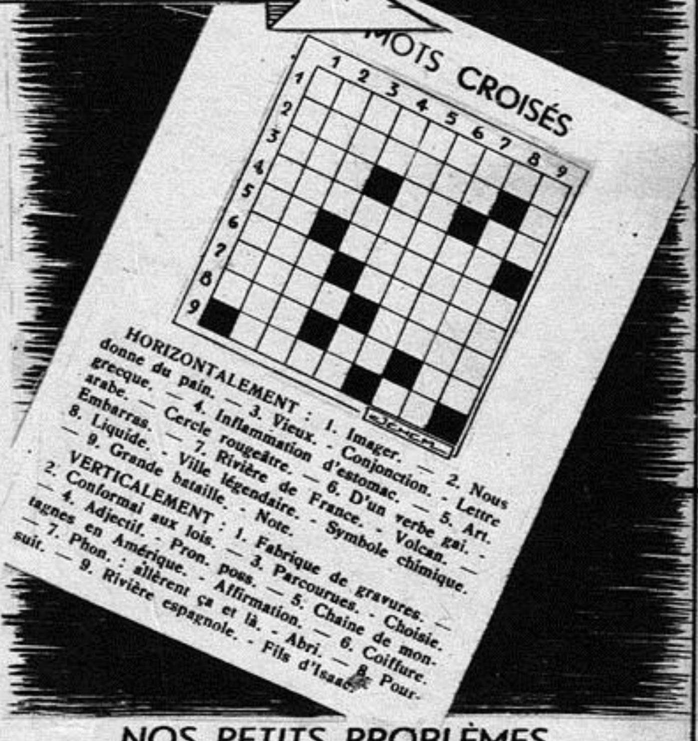
Le citoyen anglais se classe le premier avec une moyenne de 78 lettres par an. Viennent ensuite : l'Américain avec 67 lettres annuelles, le suisse avec 59, l'allemand avec 56, le luxembourgeois avec 34, le hollandais avec 31, le belge avec 29, le français avec 26 et enfin l'italien avec 20...



★

C'EST d'une erreur qu'est né le premier buvard. Un ouvrier d'une fabrique de papier, ayant oublié de procéder à l'opération de l'encollage, tous les rouleaux de papier qui sortirent ce jour là de l'usine furent considérés comme perdus. Le papetier se fâcha et frappa du poing sur la table. Un encrier se renversa sur le papier « raté » qui se mit aussitôt à boire l'encre avec avidité. Le buvard était trouvé... Dès lors, le directeur de l'usine ne fabriqua que du papier sans colle... et fit fortune.





NOS PETITS PROBLÈMES

MA montre retarde de 10 minutes et je pense qu'elle est en avance de 5 minutes. La tienne avance de 5 minutes et tu crois qu'elle retarde de 10 minutes. Nous voulons prendre tous les deux le train de 4 heures. Qui de nous arrivera le premier ?

REPONSE : Toi ! — Je manquerai le train. J'essayerai d'arriver un peu avant 4 h. 5' à ma montre, mais il sera en réalité 4 h. 15'. De ton côté, tu feras en sorte d'arriver un peu avant 3 h. 50' à ta montre, mais il sera alors effectivement 3 h. 45' à l'horloge de la gare.



DANS le dessin de gauche, seules les lignes verticales et quatre lignes obliques vous sont données.

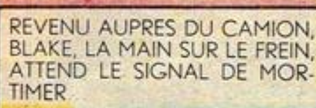
Pouvez-vous le compléter par des lignes horizontales de manière à obtenir le nom d'un grand homme d'état et celui de son pays d'origine ?

Ne retournez votre journal pour découvrir la solution du dessin de droite que si vous ne parvenez réellement pas à résoudre ce petit problème.



Les musiciens de la page 22 sont, de haut en bas : Bach, Beethoven, Liszt, Mozart, Chopin, Grieg et Brahms.

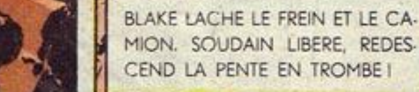












CELA FAIT, BLAKE ET MORTIMER PRENNENT LA FUITE ET REMONTENT LA COTE AU PAS DE COURSE...















(A suivre.)